

# Raconter l'histoire de la polynésie grâce à la pierre

RENCONTRE AVEC TAMARA MARIC, ARCHÉOLOGUE AU SERVICE DE LA CULTURE ET DU PATRIMOINE. TEXTE ET PHOTOS : LR.

*Deux archéologues, Andrew McAlister, basé à Auckland, et Aymeric Hermann, basé à Tahiti, ont passé deux semaines en juin à étudier les réserves lithiques du Musée de Tahiti et des Îles et du Service de la Culture et du Patrimoine. Objectif : mieux connaître les échanges entre les premiers Polynésiens.*

Saviez-vous que les pierres parlent ? Elles racontent des histoires, des traversées incroyables, des échanges, des péripéties. Elles racontent la Polynésie et ses premiers habitants qui taillaient la pierre, en faisant des *penu* ou encore des *toki*, et ses grands navigateurs qui les échangeaient dans tout le Pacifique. C'est ce récit que sont venus chercher et écrire Andrew McAlister et Aymeric Hermann, au mois de juin dernier. Les deux archéologues, respectivement rattachés à l'université d'Auckland pour le premier et au Centre international de recherche archéologique sur la Polynésie (CIRAP) de l'Université de la Polynésie française pour le second, sont venus explorer les collections du Musée de Tahiti et des Îles et du Service de la Culture et du Patrimoine pendant deux semaines. Ils ont plus précisément étudié des outils en pierre comme des herminettes, des pilons ou encore des éclats provenant de ces outils ou des déchets de débitage, trouvés lors de fouilles archéologiques.

Il s'agissait tout d'abord de déterminer la provenance de ces pierres. Pour cela, ils ont utilisé une machine spéciale : un « portable x-ray fluorescence » appelé aussi pXRF. Un appareil capable d'analyser les compositions chimiques des roches constituant les objets grâce à un rayon X. Concrètement, l'outil en pierre est posé sur la machine et celle-ci, grâce au rayon X, mesure l'énergie qui est renvoyée et donne la composition de la roche. Un procédé non seulement rapide mais également non destructeur pour les pièces car il fallait autrefois forer la pierre pour en prélever un bout à analyser en laboratoire. De plus, cet appareil se transporte facilement, permettant de faire les analyses sur place au lieu de faire subir aux objets de longs transports jusqu'à un laboratoire.

Ces résultats sont ensuite rapprochés d'autres analyses effectuées sur les différentes carrières de Polynésie d'où proviennent les pierres. Des sites déjà fouillés et datés dont la composition des roches

est connue. Les pierres de Polynésie sont en effet toutes issues de l'activité volcanique et chaque volcan a sa propre signature chimique. Il s'agit ensuite de trouver les similitudes des compositions entre les outils étudiés et les sites pour déterminer la provenance de ces mêmes outils. « Il est possible de tracer les échanges entre les îles et les transports de ces objets dans le temps », explique Aymeric Hermann. Des études précédentes ont déjà démontré que des pierres de l'île de Eiao aux Marquises étaient largement exportées dans différents archipels de la Polynésie jusque vers 1 500 après J-C. Des analyses pétrochimiques des roches, débutées il y a une vingtaine d'années, ont permis de reconnaître des échanges sur de très longues distances entre les peuples polynésiens. Ces échanges ont commencé dès le début du peuplement pour ensuite se raréfier. Après 1 500, ils s'estompent, les mouvements entre les archipels éloignés sont moins fréquents et certaines routes n'étaient quasiment plus empruntées. Les archéologues donnent différentes explications : les communautés sont bien installées, les échanges sont longs et périlleux et peut-être moins nécessaires. Le phénomène El Niño qui fait son apparition à cette époque a peut-être aussi provoqué des conditions climatiques plus difficiles pour la navigation.

Pour mieux comprendre et retracer ces échanges dans le temps, des missions comme celle d'Andrew McAlister et d'Aymeric Hermann sont nécessaires. Les services ou institutions du Pays ne sont pas équipés de matériels permettant de telles analyses. Lors de ces deux semaines, les archéologues ont étudié des pièces de plusieurs sites : celles des fouilles à Huahine, et d'autres de Maupiti, Tubuai, Tetiaroa, Ua Huka... Les chercheurs espèrent publier les premiers résultats d'ici l'année prochaine et contribuer ainsi à retracer le récit de la Polynésie grâce à l'histoire de ses pierres. ♦

# une stagiaire au fenua grâce au partenariat avec l'école du Louvre

RENCONTRE AVEC ESTELLE BRUN, STAGIAIRE POUR LE MUSÉE DE TAHITI ET DES ÎLES, ISSUE DE L'ÉCOLE DU LOUVRE. TEXTE ET PHOTO : MD.

Le Musée de Tahiti et des Îles accueille une stagiaire durant deux mois, du 18 juillet au 16 septembre 2016. Estelle Brun, 24 ans, est actuellement en Master 2 Recherche en histoire de l'art à l'École du Louvre, un établissement qui prépare aux métiers du musée tels que conservateur ou attaché de conservation. A la fin de l'année 2014, Théano Jaillet, la directrice du Musée de Tahiti et des Îles, a signé avec l'École du Louvre - dont elle est elle-même issue - une convention cadre qui prévoit qu'un étudiant de l'école, sélectionné sur entretien, est envoyé chaque année à Tahiti pour effectuer un stage. Estelle Brun est la troisième stagiaire à bénéficier de ce partenariat. « Les élèves issus de cette école, qui est abritée dans l'aile de Flore du Palais du Louvre, et scolarisés au moins en Master 1, montrent en général de très bonnes connaissances en histoire des arts et en muséologie », admet la directrice. « Ces stagiaires, surtout ceux relevant des parcours professionnalisants, ont déjà pratiqué les techniques utilisées dans les musées et savent comment effectuer inventaires, marquages d'objets, documentation de ceux-ci ; ils savent mener des recherches et ont de bonnes qualités rédactionnelles », poursuit-elle. Grâce à ce partenariat, le ou la stagiaire se voit offrir son billet d'avion aller-retour pour Tahiti.

« C'était une belle opportunité »

Venir à Tahiti permet aux étudiants de se confronter à des collections souvent éloignées de leur domaine d'étude même si les arts de l'Océanie sont bien sûr abordés dans le cadre de leurs enseignements. Estelle Brun est passionnée par l'art des civilisations extra-européennes et étudie tout particulièrement les arts asiatiques et africains ; ce « dépaysement » lui est bénéfique. « Je m'intéresse beaucoup à la culture polynésienne et aux arts de l'Océanie et je mesure la grande volonté des Polynésiens de faire revivre pleinement leur culture », nous dit-elle. Parmi ses principales missions pendant son séjour au sein de l'équipe du Musée : assister les conservateurs dans la conception de l'exposition « Tiki » à venir, participer



au récolement et à la mise à jour de l'inventaire des collections ou encore participer au projet de rénovation des salles d'exposition permanente du Musée. L'objectif, pour elle, sera d'acquérir de l'expérience dans tous les domaines de la gestion d'un musée, et dans celui de la conservation plus particulièrement.

**L'intégration au sein d'une équipe jeune et dynamique**

« Je trouve que le Musée est très bien structuré avec un jardin qui est valorisé et qui s'attache à la conservation des espèces endémiques. De plus, l'établissement est très vivant car il continue toujours de collecter des objets comme les costumes du Heiva, les oiseaux endémiques, et il a un grand rapport avec la communauté locale comme l'atteste l'organisation du Heiva Tu'aro Ma'ohi dans les jardins de Hiti », remarque Estelle Brun. Ce partenariat avec l'École du Louvre permet ainsi à l'établissement d'avoir des assistants de grande qualité, et également de créer des liens avec les jeunes stagiaires et nouvelles recrues polynésiennes qui n'ont pas la chance de bénéficier de ce type de formation à Tahiti. De plus, cela apporte un dynamisme à l'équipe pendant les quelques semaines de présence de ces étudiants français, qui repartent en général enchantés de leur expérience tahitienne. ♦

